

# Comptes rendus



**Christine LECLERCQ, Olivier JARRIGE,  
Cédric NEVEU, Alexandre MÉAUX**

*Trous de mémoire*

Metz, éd. Serpenoise, 2011, 255 p.

La Seconde Guerre mondiale est probablement le sujet qui passionne le plus nos contemporains, et pas uniquement les férus d'histoire. C'est que l'événement est encore proche de nous et que son intensité atteint une ampleur jamais égalée dans le passé. Une autre raison réside dans l'une de ses caractéristiques majeures : ses victimes furent, dans leur immense majorité, des civils, à la différence de la guerre précédente, durant laquelle périrent par millions les combattants.

Chacun sait à quel point ce cataclysme affecta le département de la Moselle, là encore bien plus que le conflit précédent, qui l'avait pratiquement épargné. S'il n'y eut guère de combats en 1939 et 1940, il s'en produisit cependant de rudes entre septembre et novembre 1945 et il fallut attendre mars 1945 pour que l'ensemble de ce territoire soit libéré. Mais entre ces deux dates, que s'était-il réellement passé ? Qu'était devenue la vie dans ce *Westmark* désormais rattaché au *Reich* nazi ? On connaissait le drame des « Malgré-Nous », on connaissait celui des expulsés dont une récente exposition aux Archives départementales de la Moselle rappelait les souffrances, mais on évitait de trop s'appesantir sur le destin de la population subsistante – tout de même un demi-million de personnes – écartelée entre ses nouveaux et cruels maîtres et le souvenir de la France dont elle était à nouveau séparée, cette « mère patrie » qui semblait oublier une fois de plus ses provinces perdues.

## DE MODERNES ESCLAVES

Mais le territoire n'était pas peuplé des seuls Mosellans. Dès l'été 1941, affluèrent des milliers de prisonniers de guerre. Les premiers furent des Yougoslaves ; cependant, à partir du printemps 1942, ils étaient, pour l'immense majorité d'entre eux, des Soviétiques. L'URSS n'ayant jamais signé la convention de Genève sur les prisonniers de guerre, le *Reich* en tira prétexte pour traiter ces hommes comme des animaux, des *Untermenschen*, selon l'idéologie raciste en vigueur. Les prisonniers soviétiques tombaient comme des mouches dans leurs camps, mourant de faim, de froid, de maladies. Mais il y avait d'autres Est-européens, des civils raflés dans les territoires occupés, en Pologne, en Russie, Ukraine et pays baltes, hommes, femmes, parfois enfants. Il s'agissait des *Ostarbeiter* dont le sort était un peu meilleur que celui des prisonniers des stalags, bien qu'ils fussent de modernes esclaves. Les auteurs les estiment à environ 45 000, auxquels s'ajoutent 30 000 prisonniers de guerre travaillant dans les mines, les usines et les fermes.

Cette nombreuse population (un habitant de la Moselle sur sept) n'a, curieusement, presque pas laissé de traces. Il est vrai que les survivants (environ 10 000 sont morts chez nous, dont la plupart n'ont aujourd'hui toujours pas été exhumés) furent rapatriés de gré ou de force, dès la guerre finie. On s'est, depuis lors, empressé de tourner la page. Trop de cruauté, trop de souffrances, parfois un vague sentiment de culpabilité, même si de nombreux déracinés durent la vie à la solidarité de la population mosellane. Trop de peur aussi d'une stigmatisation de la part des « Français de l'intérieur ». On ne vit pas du passé, il fallait reconstruire, oublier...

Il est donc tout à l'honneur d'une équipe pluridisciplinaire, réunissant un historien, un photographe et deux journalistes, d'avoir mené une véritable enquête, d'avoir recueilli les témoignages des derniers survivants de cette époque, et d'avoir tenté de ressusciter les pans d'une mémoire oubliée, trop peu « nationale » pour être célébrée, mais qui, sur le plan local, fut d'une importance considérable. Un travail de mémoire donc, mais surtout, d'histoire.

JEAN-BERNARD LANG



**Olivier DARD, Michel GRUNEWALD, Michel LEYMARIE  
et Jean-Michel WITTMANN (éd.)**

*Maurice Barrès, la Lorraine, la France et l'étranger*  
Berne, éd. Peter Lang, 520 p. (collection Convergences)

Cet ouvrage est issu du colloque international portant le même titre, qui s'est tenu du 19 au 21 mai 2010 à l'Université Paul Verlaine-Metz (aujourd'hui Université de Lorraine). Il est publié dans la collection *Convergences*, collection d'esprit pluraliste et interdisciplinaire, animée par le Centre d'études germaniques interculturelles de Lorraine (CEGIL). Les intervenants sont donc aussi bien des littéraires que des germanistes ou des historiens. *Les Cahiers lorrains* étant avant tout une revue d'histoire, on s'est attaché surtout aux aspects historiques de ce colloque, conscients cependant de l'immense intérêt que peuvent présenter les autres facettes de ce personnage, jadis adulé, et aujourd'hui, doit-on dire, un peu oublié. Maurice Barrès, en effet, fut à la fois un écrivain célèbre, un véritable maître à penser en son temps et un homme politique engagé dans l'action, député de Nancy, puis de Paris, chantre d'un certain nationalisme caractéristique du début du XX<sup>e</sup> siècle. Mais ce dernier courant doit cependant être distingué d'autres mouvements analogues, comme celui de Maurras par exemple.

L'ouvrage s'articule en quatre parties intitulées « La construction d'une figure et d'une autorité », « Barrès, la Moselle et le Rhin », « Perceptions et postérité de Maurice Barrès en France » et, enfin, « Maurice Barrès à l'étranger ».

### UNE FIGURE ATYPIQUE À BEAUCOUP D'ÉGARDS

Dans la première partie, Emmanuel Godo (lycée Faidherbe, Lille) dépeint la manière dont l'écrivain a façonné l'image et le statut qui faisaient de lui l'incontournable référence des lettres françaises de l'époque, malgré les contradictions évidentes de sa pensée. Séverine Depoulain (Université Paul Verlaine-Metz) s'intéresse, quant à elle, au Barrès collaborateur de journaux et de petites revues, parfaitement conscient que sa légitimité devait être confortée par l'adhésion du public le plus large possible. Pierre Masson (Université de Nantes) étudie plus particulièrement les relations tumultueuses qui ont lié Barrès à Gide. Après avoir été fasciné par le Lorrain, Gide, surtout après la mort de son interlocuteur, fera de lui un véritable repoussoir. Jean El Gammal (Nancy-Université) met l'accent, pour sa part, sur les relations de Barrès avec le monde politique, auquel il a appartenu une première fois comme député boulangiste de Nancy, puis pendant dix-sept ans, jusqu'à sa mort, comme député de la Seine. À la fois parlementaire et antiparlementaire, il apparaît comme une figure atypique, là encore, de la vie politique française. Laurent Joly (CNRS, Université de Caen) se penche sur les relations entre Barrès et l'Action française, c'est-à-dire entre les deux conceptions du nationalisme des années 1900-1930, celle, monarchique, incarnée par

Maurras, l'autre, plus « républicaine », portée par Barrès. Au moment de l'affaire Dreyfus, Barrès, qui aspire à devenir un nouvel Hugo, mais qui n'a que peu d'appuis, acceptera avec gratitude celui de l'Action française. Mais à partir de 1901, celle-ci s'aligne sur les thèses maurrassiennes et Barrès s'en éloignera peu à peu. Bertrand Joly (Université de Nantes) examine un moment particulier de la vie de Barrès, lorsqu'en 1914, à la mort de Déroulède, il accepte, plus par devoir que par conviction, la présidence de la Ligue des Patriotes, déjà sur son déclin. Partisan de la dissolution de ce mouvement, il le présidera honnêtement, mais sans zèle particulier.

## UNE RELATION PARTICULIÈRE AVEC METZ

Nous arrivons ainsi à la deuxième partie, davantage axée sur l'histoire régionale que la précédente, intitulée « Barrès, la Moselle et le Rhin ». François Roth (Nancy-Université) rappelle que Maurice Barrès a entretenu tout au long de sa vie une relation particulière avec Metz, où paraît-il, sa mère avait jadis vécu. Deux de ses livres, le *Voyage de la Moselle* et surtout le célèbre roman *Colette Baudoche*, évoquent la vieille cité austrasienne. À vrai dire, s'agissant du premier texte, Barrès, qui descendit à vélo la vallée de la Moselle de Bussang à Coblenche en 1894, ne séjourna à Metz que quelques jours. C'est bien plus tard, en 1907-1908, qu'il écrivit le second livre, bien plus influencé par la détérioration du climat politique qui allait bientôt conduire à la guerre. Dans cet ouvrage, promis à un immense succès, il se montre d'un nationalisme ombrageux, vénérant la vieille ville (il séjourne à la Ville de Lyon, rue des Piques) et étalant ostensiblement la nausée qui le saisit à la contemplation de la nouvelle ville, construite par les Allemands, en particulier la gare. Il est indiscutable qu'aujourd'hui, sa pensée semble terriblement dépassée puisque Metz, dans une démarche opposée, tente de faire inscrire ce « triangle impérial » au patrimoine mondial de l'humanité. Mais n'oublions pas qu'un siècle s'est écoulé, avec l'incroyable lot de massacres et de souffrances que personne, évidemment, à l'époque de Barrès, ne pouvait prévoir.

## LA TENTATION LOTHARINGISTE

Philippe Alexandre (Nancy-Université) évoque un mouvement littéraire et historique de l'époque, que l'on a appelé le « lotharingisme », et qui souhaitait glorifier le particularisme lorrain, élément constitutif et, pourquoi pas, fondamental, de l'histoire de France. Barrès s'y associa souvent et participa au lancement du *Pays lorrain*, revue qui existe toujours. Bien sûr, il ne pouvait que louer la « Terre et les Morts » ; bien sûr, il y a la *Colline inspirée*, mais il y eut aussi bien des ambiguïtés avec certains régionalistes. En 1897, Barrès n'assista pas à l'inauguration du monument de La Mothe qui, pourtant, devait symboliser la résistance des Lorrains, opposée autrefois aux Suédois et aux Impériaux, manifestée alors aux Allemands qui venaient d'annexer la Moselle. On avait simplement fait mine d'oublier que La Mothe avait été détruite par les Français...

Thomas Nicklas (Université de Reims) nous parle d'une péripétie assez peu connue de notre histoire, les tentatives, vite avortées au lendemain du traité de Versailles, de susciter en Rhénanie occupée militairement des mouvements politiques autonomistes qui avaient à terme pour vocation de détacher ces régions de la Prusse d'abord, de l'Allemagne ensuite. Barrès en avait théorisé l'idée dans un cycle de conférences intitulé « Le Génie du Rhin », prononcé à l'Université de Strasbourg. Il y reprenait l'idée des « bastions de l'Est », étendus tout au long du Rhin jusqu'aux Pays-Bas. La réalité devait avoir vite raison de cette chimère.

## L'INFLUENCE DE BARRÈS EN FRANCE...

Dans la troisième partie « Perceptions et postérités de Maurice Barrès en France », Denis Pernot (Université d'Orléans) analyse les écrits consacrés à la question scolaire et la manière dont l'écrivain critiquait les conceptions républicaines de l'éducation. Michel Leymarie (Université Charles-de-Gaulle-Lille 3), quant à lui, évoque la mémoire de deux des collaborateurs de l'écrivain, les frères Jérôme et Jean Tharaud. Olivier Dard (Université Paul Verlaine-Metz) se penche sur la personnalité d'un des principaux commentateurs de l'œuvre de Barrès, Henri Massis. Ce dernier était un critique littéraire important et écouté, et l'empreinte que Barrès laissa sur lui fut durable. Jean-Michel Wittmann (Université Paul Verlaine-Metz) s'attache à l'influence que Barrès exerça sur Drieu La Rochelle, même si celui-ci finit par juger sévèrement son œuvre, mais justement au nom du fameux principe barrésien du « culte du Moi ». Fabien Dubosson (Université de Fribourg) dissèque la pensée barrésienne du « classicisme », la mettant en perspective avec le « néo-classicisme » de Maurras, mais aussi avec le « classicisme moderne » de la *Nouvelle Revue Française*. Robert Kopp (Université de Bâle) évoque le procès surréaliste intenté en 1921 par le groupe Dada à Barrès « pour atteinte à la sûreté de l'esprit »... Initiative qui entraîna la brouille entre Tzara et Breton et provoqua la fin du groupe. Enfin, Gilles Le Beguec (Université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense) nous rappelle le souvenir du fils de Maurice Barrès, Philippe Barrès, combattant de la Première Guerre mondiale et rallié au général de Gaulle dès 1940, avant de rompre avec lui au moment des accords d'Évian en 1962.

## ...ET À L'ÉTRANGER

La quatrième et dernière partie du livre est consacrée au souvenir de Maurice Barrès à l'étranger. Michel Grunewald (Université Paul Verlaine-Metz) brosse un panorama des études barrésiennes menées en Allemagne. Francis Balace (Université de Liège) s'intéresse à l'influence éventuelle que pouvait avoir Barrès sur les nationalistes francophones de la Belgique, rattachistes ou nationalistes wallons. Frank Wilhelm (Université du Luxembourg) évoque quelques témoignages relatifs à Barrès en provenance du Grand-Duché. Alain Clavien (Université de Fribourg) examine les relations – difficiles – qui ont pu exister entre Barrès et les élites intellectuelles de la Confédération. Pedro Carlos Gonzalez-Cuevas (UNED-Madrid) nous rappelle que l'écrivain fut fasciné par l'Espagne et nous a laissé *Greco ou le secret de Tolède*. Ana Isabel Sardinha-Desvignes (Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3) dépouille les « nécrologies » parues dans la presse lusitanienne à la mort de Barrès, en 1923, et souligne la diversité des appréciations portées sur son œuvre, mais aussi sur son action. Didier Musiedlak (Université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense) démontre à quel point le nationalisme de Barrès a influencé le fascisme italien tout en restant très éloigné de celui-ci, qui était tourné vers la modernité, tandis que l'esprit de Barrès était imprégné par le passé. Georgiana Medrea (Université Paris IV et Université de Bucarest) lie l'influence de Barrès en Roumanie à la création de la « Grande Roumanie » après la Première Guerre mondiale. Xavier Gélinas (Musée canadien des civilisations) insiste sur la forte empreinte laissée par Barrès sur les intellectuels francophones du Canada dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Enfin, Gaetano DeLeonibus (Willamette University) dépouille les sources américaines qui traitent de l'écrivain français. On regrettera cependant que ce colloque, si fourni et si talentueux, ait omis d'évoquer la figure (gênante ?) du Barrès antidreyfusard et un moment antisémite. Il est vrai que, sur ce dernier point, il modifia sa pensée à la fin de la Grande Guerre, évoquant même,

dans *Les Diverses familles spirituelles de la France* (1917), une nation française formée de quatre éléments indissociablement unis, les traditionalistes, les socialistes, les protestants et les Juifs. Curieuse classification, d'un autre temps. Décidemment, oui, Barrès date.

JEAN-BERNARD LANG

---



**Angel COSSALTER**  
*Le Tour de France à Metz*  
Metz, éd. Serpenoise, 2010, 96 p.

Un attentif travail de recherches dans les fonds d'archives, un dépouillement méthodique de périodiques et de journaux ont permis de rassembler dans ce petit ouvrage une mine de renseignements et de documents sur les quarante passages du Tour de France à Metz depuis sa création en 1903.

On y découvre que, même si durant ces quatre décennies écoulées cet événement est devenu plus rare, Metz occupe néanmoins la cinquième place des villes-étapes du Tour. Elle fut, en particulier, la première ville étrangère à accueillir une étape, en 1907 ; les manifestations pro-françaises auxquelles donnait lieu le passage des coureurs amenèrent cependant les autorités allemandes à interdire le détour en Lorraine en 1910. À partir de 1919, année qui vit le premier maillot jaune – de la couleur du papier du journal organisateur, *L'Auto* –, le Tour revint régulièrement à Metz et, après l'interruption due à la Seconde Guerre mondiale, il fit encore, jusqu'à la fin des années soixante, très fréquemment étape dans cette ville grâce, en bonne part, à Simon Kraemer, président de *La Pédale mosellane*, le plus grand club cycliste de l'Est, qui obtint même que Metz devienne la ville de départ du Tour en 1951.

Passionné de cyclisme, l'auteur nous propose, à partir d'un point de vue original et d'une belle succession de portraits, un parcours d'un siècle d'histoire messine pour nous faire partager sa conviction que « Metz et le Tour, c'est une vieille histoire d'amour ».

RENÉ SCHNEIDER

---



**François LE TACON**  
*La Croix de Lorraine, du Golgotha à la France libre*  
Metz, éd. Serpenoise, 2012, 168 p.

Voici un ouvrage qui, à première vue, ne paie pas de mine, mais qui se révèle assez vite d'une lecture passionnante, et surtout constitue une source vertigineuse de réflexion pour quiconque s'intéresse à l'histoire, pas seulement lorraine, mais nationale, voire européenne.

L'auteur, membre de l'Académie de Stanislas, qui dédie son livre à son père, officier puis commandant d'un réseau de résistance, reconstitué en effet, avec une incomparable érudition, l'incroyable destin de ce symbole devenu, au terme d'un parcours pour le moins tortueux, celui de la France libre du général de Gaulle.

## UNE HISTOIRE QUI DONNE LE VERTIGE

Le vexillologiste averti n'aura pas manqué de constater que la croix dite de Lorraine figure au drapeau slovaque comme sur les armoiries de la Hongrie. Alors d'où nous vient-elle ? De l'Anjou, comme beaucoup le croient, importée par le bon roi René devenu par mariage duc de Lorraine, ou de Hongrie, où le même René avait reçu l'espérance toute théorique de la couronne de saint Étienne ? Et d'ailleurs, comment et pourquoi cet emblème était-il arrivé tant dans la campagne angevine que dans les plaines magyares ? De facture incontestablement byzantine, son origine première se situait-elle à Jérusalem ou à Constantinople ? En réalité, et l'auteur nous l'affirme sans le dissimuler, la part d'ombre de ces incroyables périples est plus importante que celle de nos connaissances. Peu importe, car derrière l'histoire d'un symbole parmi d'autres de l'identité polymorphe de l'Europe, c'est toute l'histoire des mentalités, surtout dans notre région, qui se déroule au fil des lignes et qui donne le vertige.

Reliquaire parmi des milliers d'autres, contenant un morceau de la Vraie Croix, comme des centaines d'autres, mais témoin de la foi brûlante des peuples du Moyen Âge, la croix à double branche n'a, contrairement à la Hongrie, joué qu'un rôle modeste dans le duché de Lorraine. Il est probable que René II ne l'a pas arborée lors de la fameuse bataille de Nancy en 1477 où Charles le Hardi, plus tard le Téméraire, trouva la mort, et où prit fin l'éventualité de la construction d'un État intermédiaire entre la France et l'Empire. Car la Croix de Lorraine n'avait que peu de prestige à côté de l'autre emblème des ducs d'Anjou, la Croix de Jérusalem. Il semblerait que le duc Antoine, exécuté aujourd'hui encore en Alsace pour son action contre les Rustaubs, l'ait mise un peu plus à l'honneur. Et si elle connut une douteuse heure de gloire, c'est au cours des guerres de religion, où elle fut quasiment l'emblème de la Ligue, étant déjà celui de la famille de Guise, branche cadette des ducs de Lorraine. Un emblème, donc, plus ancré dans l'histoire de France que de Lorraine, et finalement assimilé au camp des fanatiques et des vaincus.

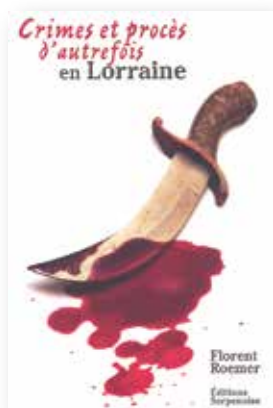
## LE SYMBOLE DE LA REVANCHE

C'est au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le mouvement dit des Lotharingiens, que la croix double fit vraiment son entrée dans l'imaginaire lorrain. D'abord arborée par les monarchistes de la Restauration désireux d'abolir les départements, elle devint après 1871 le symbole de la Revanche, orchestré avec lyrisme par Barrès. À nouveau estompée après 1918, elle ressurgit en 1940 lorsque l'amiral Muselier la propose comme emblème de la France libre qui vient de naître.

Mais qu'un mythe d'inspiration religieuse, participant des grands mouvements mystiques chrétiens du Moyen Âge et de la Croisade, devenu ensuite un des éléments héraldiques d'une grande famille capétienne, la maison d'Anjou, puis le drapeau de la Ligue, le pire visage du militantisme catholique dans notre pays, puisse finir par figurer sur les brassards des FFI, au point que le parti communiste clandestin l'accepte comme emblème à la place de la faucille et du marteau, voilà qui constitue pour le lecteur une immense source de réflexion, voire de jubilation. Lisez donc ce livre roboratif, il résume sans en avoir l'air notre histoire depuis deux mille ans.

JEAN-BERNARD LANG

.....



**Florent ROEMER**

*Crimes et procès d'autrefois en Lorraine*

Metz, éd. Serpenoise, 2012, 201 p.

C'est, selon ses propres termes, à une promenade dans l'évocation d'anciennes affaires judiciaires que nous convie l'auteur de ce petit livre, maître de conférences à l'Université de Lorraine, où il enseigne l'histoire du droit et le droit fiscal.

Regroupés en quatre parties selon qu'ils évoluent dans l'univers clérical, dans celui des institutions politiques, du droit commun ou enfin des affaires familiales, ces vingt-cinq procès s'échelonnent sur une longue période, allant de 1347 à 1771. Autant dire qu'il n'y a pas grand-chose de comparable entre les mentalités, tant celles des criminels que des juges, ou encore sous l'angle de la procédure, entre l'année ayant précédé la Peste noire et la fin du règne de Louis XV. C'est d'ailleurs cet éclectisme qui rend la promenade agréable, aisée et même rafraîchissante, dans la mesure où l'on constatera fatalement que les passions et les petites humanités sont de tous les âges.

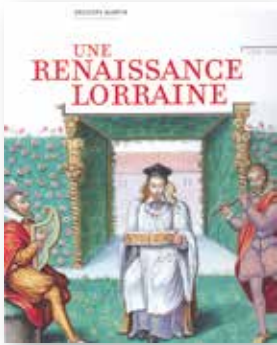
Les historiens ou amateurs d'histoire que nous sommes seront particulièrement intéressés et amusés par la longue évocation d'un procès intenté en 1583 à l'archidiacre de Toul, François de Rosières, coupable d'avoir eu le front d'écrire un livre d'histoire comportant des appréciations dénuées de toute emphase hyperbolique sur les agissements de certains rois de France, notamment des premiers Capétiens. Henri III s'en offusqua, paraît-il, et voilà notre malheureux traîné devant les juges, dont le « président royal », nouveau représentant judiciaire du pouvoir français à Metz. On lira donc avec intérêt les sources auxquelles pouvaient se référer un historien du XVI<sup>e</sup> siècle. L'affaire était grave puisque passible du crime de lèse-majesté, mais notre homme fut gracié après l'intervention de Catherine de Médicis. Il n'étonnera personne qu'il jura immédiatement de consacrer désormais ses talents à la glorification de son souverain.

En revanche, on regrettera l'absence de références bibliographiques, pourtant abondantes, à la relation de l'erreur judiciaire commise en Alsace envers Hirtzel Lévy, un juif injustement accusé d'agression.

Il n'est pas facile de tenter à la fois d'écrire avec la rigueur de l'historien, parfois accusé de sécheresse, et d'intéresser un plus large public grâce à l'anecdote où il se reconnaîtra d'autant plus facilement que les journaux d'aujourd'hui nous relatent des événements pas toujours très différents de ceux-là. Force est de convenir que Florent Roemer y est parvenu et que sa promenade séduira certainement bon nombre de lecteurs, autant les érudits que les autres, qui feront leur miel des découvertes qu'ils y trouveront.

JEAN-BERNARD LANG

---



**Philippe MARTIN**

*Une Renaissance lorraine (1508-1608)*

Metz, éd. Serpenoise, 2012, 191 p.

En 1048, l'empereur Henri III récompense Gérard dit d'Alsace, un de ses fidèles, en lui remettant le titre de duc de Lorraine. Mais ce duché, héritier du royaume de Lotharingie, puis du duché de Haute Lotharingie, n'en est que le pâle reflet. Lui font en effet défaut toute la partie septentrionale (Luxembourg par exemple) et occidentale (comté, puis duché de Bar), ainsi que les villes de quelque importance (Trèves, Metz, Toul et Verdun, gouvernées par leurs évêques). Ce duché de Lorraine est si faible qu'en 1234, bien qu'allié au duché de Bar, à l'évêque de Metz et à un des paraiges de cette ville dans la « guerre des Amis », il est incapable de venir à bout de la jeune république messine.

Mais les choses changent lorsqu'en 1420, le duc Charles II écarte de la succession la branche cadette de Vaudémont et marie sa fille Isabelle à René I<sup>er</sup> d'Anjou. Désormais, la dynastie lorraine, qui réintègre quelques décennies plus tard les Vaudémont, présente toutes les caractéristiques d'une grande famille régnante européenne, cousine de la famille royale française, se targuant de descendre des Carolingiens, et prétendant aux trônes de multiples territoires, dont Naples, la Hongrie ou Jérusalem. René II marque le début de cette ère et la fameuse bataille de Nancy, en 1477, où Charles le Téméraire trouva la mort – ce qui scella le destin des ambitions bourguignonnes – devint l'événement fondateur de la nouvelle Lorraine.

### FASTUEUX XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

René II décède en 1508. En l'espace d'un siècle, lui succéderont sans heurts son fils Antoine, son petit-fils François et son arrière-petit-fils Charles III, le plus connu, celui dont le règne fut le plus célébré et qui mourut en 1608. C'est ce siècle lorrain que nous fait revivre dans un superbe ouvrage Philippe Martin, ancien professeur à l'Université Nancy 2, qui enseigne aujourd'hui à Lyon. C'est qu'en effet, avant les terribles épreuves que la Lorraine connut au siècle suivant, et que l'auteur nous a déjà fait connaître avec *Une Guerre de Trente Ans en Lorraine* ; avant un XVIII<sup>e</sup> siècle où l'indépendance des duchés n'est plus qu'en sursis, ce XVI<sup>e</sup> siècle lorrain marque une époque relativement faste. Charles III put en effet penser un instant être en mesure de postuler au trône de France ; le duc Antoine, après avoir écrasé les « Rustauds » à Saverne, crut en faire son *Iliade* et trouver dans le catholicisme l'indispensable ciment qui faisait tant défaut à un État territorialement écartelé, partagé entre deux langues et deux religions.

Philippe Martin a divisé son livre en six grands chapitres. Affirmer d'abord, c'est-à-dire imposer cette « puissance d'entre-deux » entre ses inquiétants voisins que sont la France à l'ouest et l'Empire à l'est. Gouverner ensuite, c'est mettre en place les institutions qui protégeront l'État en construction, et puis être et travailler, tout simplement, c'est-à-dire naître, vivre et mourir, immigrer parfois, s'adapter à une culture souvent mortifère compte tenu des aléas du temps. Et enfin vivre et croire, vivre de la manière dont on croit, croire parce que c'est l'unique façon de supporter la vie.



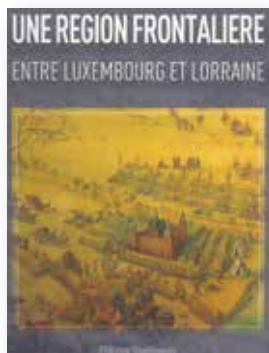
## DE LARGES INCURSIONS DANS L'HISTOIRE MESSINE

Tout l'ouvrage est splendidement illustré de photos, mais aussi de reproductions de documents. L'auteur, d'ailleurs, ne s'est pas arrêté à l'histoire des duchés, mais fait souvent de larges incursions dans l'histoire messine dont aucun événement majeur n'est oublié. La lecture fourmille d'anecdotes rafraîchissantes et qui peuvent faire sourire, rapportées au contexte actuel. Ainsi, le cuisinier Symphorien Champier, de passage à Nancy en 1512, rédige une sorte de code alimentaire où il défend les produits européens face aux produits alimentaires exotiques, importés d'Asie ou d'Amérique. Un véritable patriotisme économique avant la lettre !

Sur le plan religieux, dans lequel Philippe Martin est à bon droit considéré comme un expert, le lecteur sera passionné par l'évocation de l'implantation de la Réforme dans notre région, luthérienne d'abord, qui échoue presque aussitôt, mais calviniste ensuite, qui enregistrera de grands succès, à Metz surtout, ce qui éloignera encore plus la grande ville du Nord lorrain, française depuis 1552, des duchés du Sud et de l'Ouest régional.

Nous reprendrons la conclusion de l'auteur : « Si le siècle est beau, c'est parce que la fin du XV<sup>e</sup> fut bien grise et que les décennies 1630-1660 seront très sombres. C'est entre les conflits médiévaux et la furie de la guerre de Trente Ans que le XVI<sup>e</sup> siècle trouve ses lettres de noblesse ». Un grand siècle donc et un grand livre, écrit par un grand historien.

JEAN-BERNARD LANG



### Philippe STACHOWSKI

*Une Région frontalière entre Luxembourg et Lorraine, 1500-1789*

Luxembourg, Thionville, éd. Gérard Klopp, 2011, 297 p.

Nous vivons dans une région frontalière, ce qui est le lot de bien des habitants dans ce bas monde, mais pas n'importe laquelle, puisque c'est la frontière française du Nord-Est, et que celle-ci, totalement artificielle, regroupant des populations n'ayant ni la même langue ni la même histoire et encore moins la même religion, est l'expression de la volonté politique de la monarchie française depuis la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Nous ignorons d'ailleurs quand fut prise la décision stratégique d'abandonner les ambitions italiennes au profit de ce *Drang nach Osten* à la française. Était-ce Richelieu qui, le premier, y fit une vague allusion ? Faut-il remonter au règne d'Henri IV et au fameux « Grand Dessein » relaté bien plus tard par Sully ? S'agissait-il de Strasbourg et de la ligne du Rhin ou visait-on surtout la vallée de la Moselle, couloir d'accès aux électors ecclésiastiques du Saint-Empire ? Bien des incertitudes subsistent encore aujourd'hui, mais nous sommes, en Lorraine et en Alsace, les descendants de tous ceux qui durent changer d'obédience au profit des rois de France et abandonner leurs anciennes fidélités, impériales, duciales ou communales, et donc intéressés au premier chef par cette histoire.

## TERRE DE PASSAGE ET DE BRASSAGE

Parmi toutes ces terres si peu françaises à l'origine et qui, cependant, le devinrent autant, voire plus que d'autres, figure le pays thionvillois, simple extrémité méridionale du duché du Luxembourg, peuplé de gens que l'on désigne encore à Metz au début du XVII<sup>e</sup> siècle

comme des « Bourguignons ». L'armée française échoua à prendre la place forte en 1639, mais réussit en 1643, faisant de la petite ville et de son plat pays le siège d'un bailliage et la capitale du Luxembourg français. Désormais, Thionville sera un lieu de passage, de brassage, entre le Luxembourg et la Lorraine septentrionale franciques et le Pays messin francophone. Une interface féconde et propice à tous les enrichissements, économiques comme culturels.

Conscients de l'histoire extraordinaire de leur petit pays, deux amoureux de Thionville, Philippe Stachowski et Gérard Klopp, ont réalisé ce livre, qui allie une incontestable érudition, appuyée sur une abondance de documents, à une lecture attrayante et qui est surtout enrichi d'une fantastique iconographie, comprenant des reproductions de cartes, de tableaux, d'estampes et de documents. Le premier enseigne l'histoire et la géographie à Volmerange-les-Mines et a écrit de nombreux ouvrages d'histoire depuis deux décennies, le second est bien connu de nos lecteurs puisqu'il est aussi le président de la section de Thionville de la SHAL et l'imprimeur des *Cahiers lorrains*.

Divisé en douze chapitres, cet ouvrage aborde tous les aspects de l'histoire du pays thionvillois, avant et après la conquête française, étudie la population, ses mœurs, son évolution démographique, son état sanitaire, sa langue, son organisation sociale. L'auteur s'attarde aussi sur sa vie religieuse et même sur des incidents que d'autres auteurs auraient passés sous silence, les jugeant peu intéressants, comme les crues parfois dévastatrices de la Moselle. Naturellement, les aspects plus classiques d'un ouvrage d'histoire, comme l'état des fortifications ou l'exercice de la justice, non seulement ne sont pas oubliés, mais encore font l'objet d'études précises, bien que courtes, grâce à l'exploitation de nombreux documents, puisés tant aux Archives départementales de la Moselle qu'à celles du Grand-Duché ou de la municipalité de Thionville.

Il est vrai qu'à première vue, cet ouvrage entrerait dans la catégorie des « beaux livres », magnifiquement illustrés, que l'on offre à l'occasion à ses amis ou ses parents, mais que ceux-ci s'empressent de ranger dans leur bibliothèque, souvent sans les lire. Ce serait dommage, impardonnable même, pour celui-ci. Ce n'est pas seulement un livre magnifique par ses « images », c'est surtout un grand, un beau, un intéressant livre d'histoire, destiné au grand public.

JEAN-BERNARD LANG



### **Cédric ANDRIOT**

***Les Chanoines réguliers de Notre-Sauveur. Moines, curés et professeurs, de Lorraine en Savoie, XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles***  
Paris, éd. Riveneuve, 2012, 474 p.

Cet ouvrage est une version révisée d'une thèse de doctorat soutenue en 2009 sous la direction de Philippe Martin. Cédric Andriot nous emmène dans le monde oublié des chanoines réguliers, qui suivent la règle d'Augustin, et plus particulièrement ceux de la congrégation de Notre-Sauveur, fondée en 1622 par Pierre Fourier, le célèbre curé de Mattaincourt, et reconnue par Rome en 1628. Cette congrégation réformatrice offre un programme globalisant ambitieux autour de trois axes : agir comme curés, prier comme moines, et instruire comme professeurs. Leurs modèles ont donc été divers, notamment les Jésuites pour l'action dans le monde et les Vannistes pour la réforme monastique.

Les premiers temps sont difficiles. Malgré le prestige de son fondateur, la congrégation pâtit rapidement des effets désastreux de la guerre de Trente Ans qui ravage la Lorraine. C'est sans doute à ce moment que se joue, malgré des prétentions universelles, le confinement de la réforme dans les limites de la Lorraine, sauf quelques installations dans le Val d'Aoste. Face à la vive concurrence des génovéfains français et en l'absence de meneurs charismatiques, les chanoines réguliers de Notre-Sauveur doivent se contenter de cet espace initial, contrairement aux sœurs de Notre-Dame, elles aussi fondées par Fourier.

## UN ÉLAN CONTRARIÉ

Une fois stabilisée, la congrégation connaît un siècle de succès, puis de stagnation (1643-1753), en se structurant autour d'un général et d'un chapitre général actifs. Les chanoines n'abandonnent jamais la polyvalence et leurs carrières sont souvent marquées par des périodes successives d'enseignement, de prédication et de prière, conformément au triple objectif initial. Après 1753, la congrégation fait lentement, mais volontairement, le choix de la sécularisation et du recentrage sur les activités d'enseignement, prenant la suite des Jésuites expulsés dans les années 1760. Marqués par le jansénisme et les idées des Lumières, les chanoines semblent alors s'éloigner de la vocation que leur assignait leur fondateur. Supprimée en 1791-1793, la congrégation renaît quelque temps au XIX<sup>e</sup> siècle, mais elle ne parvient pas à trouver des héritiers prenant en charge sa mémoire, malgré la canonisation de Fourier en 1897.

Cédric Andriot conclut logiquement sur un constat qui n'est pas celui d'un échec, mais qui montre bien que les ambitions de départ étaient sans doute trop grandes. Confinée en Lorraine et dans le Val d'Aoste, la congrégation n'a pas eu les résultats qu'elle désirait à ses débuts, mais elle a également pâti d'un oubli, y compris historiographique. Cet ouvrage remarquable comble cette lacune. Il est enrichi d'illustrations bienvenues (on regrettera toutefois que les cartes plaquent des réalités d'Ancien Régime sur des contours départementaux actuels), d'un index et, surtout, d'une présentation précise de la bibliographie et des sources, qui nous montrent le travail énorme de dépouillements à l'origine de cet ouvrage destiné à devenir une référence.

JULIEN LÉONARD

### Pierre BRASME

*Le Roy se meurt... Louis XV à Metz (août-septembre 1744).*

*Affaire d'État ou tragicomédie ? Metz*, éd. des Paraiges, 2012, XXXIV-124 p.

Ce nouveau livre de Pierre Brasme, historien bien connu du Pays messin, s'inscrit dans la continuité logique de son travail *Quand Metz reçoit la France*, paru aux éditions des Paraiges en 2011. Cette fois, il approfondit l'une de ces visites de souverains, celle de Louis XV en 1744. Elle est sans doute la plus dramatique de toutes : c'est ce caractère qui a d'ailleurs poussé l'auteur à nous présenter son ouvrage sous la forme très originale et ludique d'un livret de pièce de théâtre. En effet, Louis XV à Metz, dans la mémoire nationale, c'est d'abord la terrible maladie dont il souffre et les « scènes de Metz » au cours desquelles le roi agonisant se voit livré à un chantage terrible aux derniers sacrements : un scénario idéal pour tout auteur.



Le décor est parfaitement planté : le roi arrive pour quelques jours à peine, le 4 août 1744, afin de se livrer à des revues de troupes et des inspections militaires, dans cette cité si fortement marquée depuis quelques décennies par sa fonction de bastion. Il loge à l'hôtel du gouverneur et est reçu de façon somptueuse par la ville, mais il a dans sa suite, discrète, deux des sœurs de Nesle, dont la duchesse de Châteauroux, sa maîtresse du moment qu'il installe à l'abbaye Saint-Arnoul, reliée pour l'occasion à l'hôtel du gouverneur par une galerie en bois qui fait très vite jaser.

## ENTRE VAUDEVILLE ET TRAGÉDIE

Le drame commence lorsque le souverain tombe brusquement malade dans la nuit du 7 au 8 août et que son état empire : le roi est comme gisant entre la vie et la mort les 13 et 14 du même mois. C'est alors qu'entrent en scène de multiples personnages, dont le duc de Fitz-James, premier aumônier du roi, et Pérusseau, son confesseur. Alliés à des membres de la famille royale qui affluent à Metz, ils obtiennent du souverain qu'il renvoie publiquement sa maîtresse et fasse preuve de son repentir avant de recevoir le viatique et l'extrême-onction. Ces derniers sacrements sont finalement inutiles, car progressivement l'état du roi s'améliore, sans que l'on sache d'ailleurs bien comment ni grâce à quels médecins. Le *Te Deum* résonne sans cesse dans Metz les jours suivants : le 25 août, dans l'église Notre-Dame, lors du panégyrique de saint Louis, le chanoine Josset attribue au roi le titre de « Bien-Aimé », très rapidement repris.

Bien que le roi soit ensuite détesté (en partie à cause du rappel de ses maîtresses), son surnom reste dans l'histoire : après quelques semaines de convalescence, Louis XV, désormais « le Bien-Aimé », quitte Metz le 29 septembre, mais il n'attend pas longtemps pour venger les « scènes de Metz » et punir ceux qui l'ont fait chanter. C'est la fin de la pièce, entre vaudeville et véritable tragédie.

Si l'on peut regretter l'absence d'une bibliographie précise, la présentation des sources est intéressante et c'est avec le plus grand intérêt qu'on se plonge, grâce à l'auteur, dans les récits de l'époque et qu'on cherche à y démêler le vrai du faux, tout au long d'un ouvrage qui est aussi une leçon de travail historique.

JULIEN LÉONARD



**Sébastien WAGNER (éd.)**  
*Metz et le Pays messin sous la Révolution*  
Metz, éd. des Paraiges, 2012, 107 p.

Les éditions des Paraiges et leur directeur, Sébastien Wagner, publient dans ce volume les actes d'un colloque tenu en novembre 2011 à Woippy, le deuxième organisé par le jeune et dynamique Comité d'Histoire du Pays messin. Après la guerre de 1870, c'est donc la Révolution française à Metz et en Pays messin qui est traitée. Il s'agit d'un sujet moins connu qu'on ne pourrait le croire et il est en tout cas abordé de façon originale. En effet, ce colloque est, de façon assumée, réservé aux érudits locaux engagés dans les associations composant le comité, une orientation générale qui donne à l'ouvrage des allures particulières. Loin des travaux universitaires, nous avons là des articles volontairement destinés au grand public, ce qui est louable et légitime. On pourra toutefois regretter l'absence de notes, même en nombre réduit, pour indiquer les cotes des sources citées et utilisées.

Malgré cette réserve, on lit avec plaisir les douze contributions successives qui rythment le volume et qui forment de courtes synthèses. Les sujets abordés sont divers, mais se complètent de façon relativement harmonieuse. Certains travaux portent sur des documents précis, comme les cahiers de doléances de Saint-Privat et Montigny, dont les préoccupations sont essentiellement agricoles (L. Arz), ou le passage des registres paroissiaux à l'état civil qui constitue une révolution dans les habitudes des habitants de la région (J.-P. Louyot).

Les aspects biographiques ne sont évidemment pas oubliés, et l'on pourra lire avec intérêt des lignes sur le rôle et le destin fabuleux de l'abbé Grégoire, révolutionnaire et humaniste lorrain, successivement curé de campagne, homme politique et évêque constitutionnel de Blois, avant de connaître des difficultés (G. Léonard), ou sur Étienne Pierre Morlane, séminariste dont la vocation fut contrariée par la Révolution, puis chirurgien qui s'intéressa aux pauvres et à la maternité (P. Bronn).

Des cas villageois particuliers sont abordés, avec la Révolution à Gorze (par l'intermédiaire des cahiers de doléances, des vexations faites au clergé et de la guillotine, J. Riethmuller), le village et seigneurie de Pange (É. de Pange), les transformations urbanistiques de Metz en partie dues à la vente des biens nationaux (A. Hilbold), ou encore la Révolution à Plappeville sous ses aspects politiques et religieux (Y. Illy). Enfin, l'ouvrage aborde des spécificités révolutionnaires, en insistant sur leurs implications à Metz et dans le Pays messin, comme le calendrier républicain (F. Courtade), la « guillotine sèche », c'est-à-dire la déportation, ici des ecclésiastiques et en particulier d'un curé de Moulins enfermé à Rochefort (A. Holle), ou encore la reconnaissance par la Convention que Metz a « mérité de la Patrie » en juillet 1793 (P. Brasme).

L'ensemble se lit de façon agréable et divertissante et invite à formuler le vœu que de nouvelles recherches soient menées sur une période encore trop méconnue pour Metz et ses alentours.

JULIEN LÉONARD

**Jeanne VINCLER**  
*Les Couloirs de la Guerre de 1870 en Lorraine*  
Metz, éd. Serpenoise, 2011, 199 p.

Les souvenirs de la Guerre de 1870-1871 ont tendance à s'estomper et à disparaître du rituel commémoratif auquel les Français sont si attachés. Dans l'attente de l'ouverture, à Gravelotte, du Musée départemental de la Guerre de 1870 et de l'Annexion (2014), seuls subsistent autour de Metz quelques monuments, souvent à la gloire de régiments allemands aujourd'hui bien oubliés. Et pourtant, nulle guerre n'aura eu pour notre région des conséquences aussi profondes, au point que nous en portons encore les traces avec le statut particulier de l'Alsace-Moselle.

Les combats qui se sont déroulés à Sarrebruck d'abord, puis à Spicheren et enfin autour de Metz en août 1870 sont naturellement bien connus. Les historiens ont également analysé avec lucidité les responsabilités de chacun, les carences françaises, tant diplomatiques que militaires, l'incurie des uns, la bravoure d'autres. Alors, pensera-t-on, qu'ajouter encore ?



Il restait à porter à la connaissance du public les réactions des petits, des sans-grade, des observateurs étrangers, en un mot de tous ceux qu'ignorent généralement les livres d'histoire.

### DU JOURNALISTE AU DOMESTIQUE, DES TÉMOIGNAGES COMPLÉMENTAIRES

C'est donc en s'appuyant sur des sources parfois inconnues jusqu'ici, ou peu exploitées, voire négligées, que Jeanne Vincler nous livre ces témoignages. Ils émanent de journalistes, français ou étrangers, qui suivent les combats et le siège, mais aussi de simples habitants de la région comme Eugène Voizard, garde du château de Lue, près du village de Hayes, qui rend compte des événements à la châtelaine, la comtesse de Jobal, résidant à Paris. Du journaliste au domestique, le ton est naturellement bien différent. Le bon serviteur semble surtout préoccupé par l'argenterie de sa maîtresse qu'il se propose d'aller cacher dans les bois. Quant au journaliste Édouard Spoll, qui a réussi à rejoindre le front à Gravelotte le 16 août, il raconte avec ironie comment l'intendance française avait livré des vivres à Vionville et à Tronville, et y avait trouvé les Prussiens au lieu des troupes françaises qui devaient être ravitaillées.

De manière générale, tous les observateurs fustigent l'impréparation générale, l'amateurisme des responsables, l'aspect tragique de l'Empereur, malade et souffrant mille morts de ses crises néphrétiques. La lecture des livres relatant ces événements dramatiques nous avait déjà appris tout cela, la nouveauté est de découvrir que, très tôt, tous ceux qui étaient témoins de cette guerre en avaient déjà la même lecture.

Soulignons enfin la présence d'une très riche iconographie, composée de nombreuses photographies d'époque, d'illustrations tirées de l'*Illustrierte Kriegschronik* allemande, de l'*Illustration* française ou des images d'Épinal. Comme le note François Roth, qui signe la préface, nous avons là « un livre facile à lire, bien illustré, avec un côté petite histoire qui peut éveiller à la grande ».

JEAN-BERNARD LANG

.....